CHAPITRE 1

Jacques poussa l’imposante porte devant lui. Le lourd battant en chêne massif, avec sa poignée en laiton usée par le temps, se referma derrière lui sèchement. Le bruit se perdit dans dédale de couloirs sonores. Impressionné par la majesté du lieu, il monta doucement le monumental escalier en pierre, tout en caressant la rambarde victorienne en fer forgé. Arrivé sur un palier, il s’attarda un instant pour reprendre son souffle.

La porte du palier s’ouvrit, une femme sortit, blonde, la soixantaine élégante, exhalant un parfum qui flotta un moment dans l’air et tarda à s’évanouir. Celle-ci attira l’œil de Jacques, ce qui fit retarder son entrée dans le bureau du secrétariat du cancérologue conseillé par son médecin habituel. L’endroit, refait à neuf, sentait encore bon la peinture fraîche. Une secrétaire, jolie trentenaire pimpante dans son pull de marque avec un col en vé où l’on devinait une naissance de seins généreux, tourna la tête vers la porte et se mit à sourire. Elle demanda le nom de l’arrivant, prit posément une règle et raya une case sur un planning. Jacques alla s’asseoir dans ce qui lui fut désigné comme le « salon d’attente » ; une table basse encombrée de divers journaux et revues, des fauteuils Voltaire, une moquette rouge brique, sensés donner un aspect convivial à l’endroit. Jacques occupa une chaise et attrapa un de ces magazines où les stars internationales estiment qu’elles ont une vie de merde, car elles se sont cassé un ongle le matin. Ce fut Dominique Strauss-Khan en couverture d’un *Nouvel Obs* qui l’attira. Le scandale, maintenant vieux de trois mois, une éternité pour un événement médiatique, continuait cependant à monopoliser quelques colonnes de périodiques européens. Il l’ouvrit et se rendit aussitôt à la page de l’article vanté par la couverture, malheureusement, ce n’était qu’un remâché d’événements dont toute la planète avait entendu parler. Un autre tabloïd attira son œil. Celui-ci évoquait les troubles de plus en plus grandissants au Mali. Les islamistes armés d’AQMI tentaient de partitionner le territoire, mais aussi, de plonger le pays dans un abîme d’obscurantisme religieux et d’intolérance. Jacques considéra que les populations ne se laisseraient pas faire, ce qui pourrait pousser la France à intervenir pour ramener le calme dans le pays. L’article lu, il s’intéressa aux sorties littéraires prévues pour l’automne. Il commençait l’article d’un critique littéraire quand la porte du cabinet s’ouvrit, une créature aux cheveux rouge feu en sortit, affublée d’une minijupe en jeans et un collant multicolore dessous, elle serra la main du spécialiste et se dirigea vers la sortie. Jacques jeta un regard vague sur elle et la trouva jolie avec sa chevelure soignée qui cachait une petite veste trois-quarts rouge avec un motif tartan harmonieux. Arrivée à la porte, la rousse se retourna et ce fut le choc. La moitié du visage de la femme était horriblement fripée, comme si elle avait été serrée dans un étau ; tout était déformé, torturé, seuls les yeux avaient gardé leur bleu intense. Jacques frissonna et se demanda ce qui avait bien pu arriver à cette femme, quelle étrange maladie l’avait-elle frappée. Désorienté, il posa négligemment le magazine qu’il n’avait pas eu le temps de finir, se leva, serra la main du spécialiste et entra dans le cabinet.

L’homme de science, en blouse blanche et Smalto dessous, referma la porte derrière lui, sans bruit. L’endroit était feutré, gardien de secrets et de non-dits. Ici, rien ne sort, rien ne transpire, sauf les clients quand ils apprennent la mauvaise nouvelle qui fera que rien ne sera plus jamais comme avant. C’était la deuxième fois que Jacques franchissait cette porte, s’installait dans ce fauteuil d’un confort moyen aux accoudoirs usés par tant de passages et de visites. Pour la deuxième fois, il s’étonnait du désordre qui régnait dans la pièce, des piles de dossiers à terre, autant sur le bureau, une bibliothèque remplie d’ouvrages médicaux aux noms compliqués, des bibelots et objets publicitaires offerts par les visiteurs médicaux. Le maître des lieux fit le tour du fauteuil, puis celui du bureau, attrapa le premier dossier d’une pile, le posa et l’ouvrit. Après une profonde inspiration et quelques instants de silence, véritable torture pour l’esprit de Jacques, le professeur ouvrit le bal.

─ M. Riché, tout d’abord, comment vous sentez-vous aujourd’hui ?

L’interpellé resta pensif un instant.

─ J’ai toujours cette douleur au côté droit, constamment, par contre, mes migraines ont disparu depuis ma dernière visite chez vous.

Un sourire satisfait apparut sur le visage encore jeune du praticien qui se tourna vers son ordinateur, tapota quelques touches, manipula sa souris et après quelques onomatopées de réflexion post lectures d’écran, pivota vers Jacques.

─ Donc, vous me dites que la médication anti migraine que je vous ai prescrite est efficace, n’est-ce pas ?

─ Oui, c’est cela.

─ Et vos états dyspeptiques, où en est-on ?

─ … ?

Le professeur s’énerva devant l’incompréhension de son patient.

─ Vous m’aviez parlé la dernière fois d’un problème de diarrhée persistante, ça continue ?

Jacques se rajusta dans son fauteuil.

─ Bof, ça disparaît pendant quelques jours, puis ça revient. J’ai réduit le café, l’alcool et je mange raisonnablement, comme mon médecin m’a conseillé.

Derrière son bureau, la blouse blanche approuva de la tête, se replongea dans le dossier papier devant lui et revint vers Jacques. Le masque de gêne sur le visage du professeur lui créa une sueur froide dans le dos. S’il n’y avait eu le bruit ténu de la ventilation de l’ordinateur, on aurait pu croire que le temps venait de s’arrêter. Les deux hommes se jaugeaient. L’un détenait une vérité qu’il avait à dire, l’autre attendait celle-ci, l’angoisse vissée au ventre, avec le sublime espoir qu’elle ne serait pas fatale pour l’avenir.

Le porteur de la blouse blanche jeta un œil furtif sur le coin droit de son ordinateur, là où se trouvait toujours une petite pendule analogique stylisée. Il apprécia le laps de temps dont il disposait pour annoncer ce qu’il avait à dire. Instinctivement, il se souvint d’un cours à la Faculté de médecine, où le débat avait été passionnant, mais houleux. Lui, le discret Jean Pascal d’Alembert, étudiant en quatrième année, avait osé interpeller le doyen en chaire pour mettre en doute son propos, qui était en substance : doit-on cacher aux patients atteints d’une maladie incurable leur mort à brève échéance, ceci afin de ne pas les accabler plus encore et essayer de redonner de l’espoir ou du moins un semblant de réconfort. Le vieux professeur, habitué à plus de retenue, demanda au petit contestataire de se rasseoir pour qu’il puisse reprendre son cours. L’étudiant refusa catégoriquement en évoquant le fait que les patients devaient connaître leur état de santé exact, ce qui pouvait les aider à se préparer à une fin de toute façon inéluctable. À la fin de son discours, nombre d'élèves présents exprimèrent leur accord avec ses propos. Le professeur, désavoué et furieux, prit son chapeau et quitta l’amphi sous quelques quolibets le traitant de rétrograde et de cynique. Cet épisode avait valu à l’étudiant l’admiration de quelques condisciples, devenus des amis par la suite, mais surtout, d’avoir provoqué l’intérêt d’une jeune fille blonde aux yeux verts qui se trouve être maintenant son épouse et la mère de leurs deux enfants. Ce moment-là, il se le remémorait immanquablement à chaque fois qu’il avait à annoncer une grave nouvelle à un patient. Une inspiration profonde et il se lança :

─ M. Riché, je n’ai pas l’habitude de cacher à mes patients leur état, mais votre cas nous rend perplexes. Je dis bien « nous », car la semaine dernière, j’étais en colloque à Berlin et votre cas a été évoqué.

Jacques fit une moue dubitative.

« *Allons bon* » pensa-t-il, « *voilà que l’on parle de moi dans toute l’Europe* »

─ Je vous rassure, reprit le spécialiste, votre nom n’a pas été cité, seulement votre pathologie.

─ Cela ne me rassure pas vraiment, docteur.

─ Comme je vous l’ai dit tout à l’heure, je ne vous cache pas que votre maladie est grave. C’est un cancer. Vous vous en doutiez, n’est-ce pas ?

Jacques se rajusta à nouveau dans le fauteuil qu’il trouvait de plus en plus inconfortable.

─ Oui, un peu, avec mon médecin, nous avions des soupçons, mais sans plus.

Le cancérologue hocha de la tête et reprit :

─ Le cancer qui vous atteint est connu ; un animateur de télévision est décédé des suites de cette maladie. Pour son cas, il est fort possible qu’il y ait eu un terrain favorable, les parents de cette personne étaient d’origine hongroise et russe. Le cancer de l’estomac, comme le vôtre, est très fréquent dans les pays de l’Est. Considérablement moins chez nous. Pour votre information, 800 cas sont détectés par an en Suisse. Ce nombre diminue chaque année. Pour vous et comme dans tous les cas de cancers, il se produit une prolifération anarchique de cellules, certaines d’entre elles se divisent et deviennent malignes.

Le cancérologue fit une pause.

─ Suis-je assez clair pour vous, M. Riché ?

─ Oui, oui, docteur, je vous écoute.

─ Bien. La cause du changement de nature des cellules provient de la présence dans votre estomac d’une bactérie appelée « *Helicobacter pylori* »,cette bactérie est présente dans environ 50 % de la population mondiale. La plupart des gens ne savent même pas qu’ils sont porteurs de cette bactérie. Mais, dans certains milieux favorables, celle-ci provoque des inflammations extrêmement ressemblantes aux ulcères de l’estomac qui sont bénins dans la majorité des cas. Avez-vous eu des cas d’ulcères dans votre famille ?

Jacques se mit à réfléchir un instant.

─ Ma mère et plusieurs de mes tantes ; quand j’étais plus jeune, j’ai entendu parler qu’une d’entre elles serait morte de ça.

─ La mort par un ulcère à l’estomac reste rare, voire très rare. Le membre de votre famille décédé a sûrement succombé à un cancer de l’estomac non soigné ou autre chose, je ne peux savoir en l’état. En ce qui vous concerne, depuis quand vous a-t-on diagnostiqué d’éventuels ulcères gastriques ?

─ Il y a un an, à peu près.

Le spécialiste ouvrit de grands yeux.

─ Un an ? Et quelle médication vous a-t-il préconisée ?

─ Des antalgiques principalement. Il m’a m’interdit formellement l’aspirine.

─ Donc, votre médecin actuel croit dur comme fer que vous n’avez que de banals ulcères, en somme.

─ Non, docteur, c’était mon ancien médecin qui était certain de cela, son remplaçant m’a fait faire des examens et m’a envoyé vers vous.

Le spécialiste, déstabilisé, regarda à droite, puis à gauche, son ordinateur, puis Jacques. Les propos tenus par la personne devant lui traduisaient parfaitement l’esprit obtus de certains médecins sûrs de leurs diagnostics et qui s’enfoncent dans des erreurs parfois fatales. Il lui fallait expliquer que son bon vieux médecin s’était un peu égaré et que le temps perdu, qui ne se rattrape jamais, allait être extrêmement dommageable pour lui. Quoi qu’il en soit, il fallait qu’il sache, autant en finir tout de suite.

─ Donc, nous avons perdu un an. C’est fâcheux. Si j’en crois vos derniers résultats, il y a tout lieu de penser que vos ganglions lymphatiques sont atteints, le volume de la tumeur semble important, par d’autres examens approfondis, nous pourrions savoir si des métastases n’auraient pas envahi des organes périphériques ou des tissus. Auquel cas…

Jacques coupa sèchement le discours du spécialiste.

─ Je suis foutu, n’est-ce pas ?

L’homme en blouse blanche rentra dans ses épaules comme pour parer un éventuel coup. Il fixa les yeux du patient devant lui et lâcha :

─ Il vous reste six mois à vivre, au mieux.